

La relieuse du gué

Anne Delaflotte Mehdevi

Gaïa

La relieuse du gué

Anne Delaflotte Mehdevi

Un matin, un homme, mystérieux et massif, frappe à la porte de l'atelier du gué. Il vient confier pour rénovation un livre ancien, une curiosité, relié à l'allemande. Dans une ruelle de Dordogne qui fleure bon les mots de Cyrano, la jeune relieuse tombe sous le charme du livre. Et du messager qui lui a porté.

« *Un premier roman très bien écrit, une langue limpide.* »
RFI (*Sortir dans le monde*)

« *Une histoire comme on les aime […]. Avec des personnages solides, des sentiments, du mystère, du souffle, des rebondissements. Le tout raconté d'une belle écriture fluide. […] On est pris de bout en bout.* »

Le Soir

Anne Delaflotte Mehdevi est née en 1967 à Auxerre. Elle grandit près de Saint-Sauveur-en-Puisaye où est née Colette.
Elle suit des études en droit international et diplomatique, et pratique le piano et le chant lyrique. Depuis 1993, elle vit à Prague où elle exerce le métier de relieur, parallèlement à son travail d'écrivain.

Avec le soutien du
CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

La relieuse du gué

du même auteur chez le même éditeur

Fugue (2010)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre national du Livre, Paris.

Anne Delaflotte Mehdevi

La relieuse du gué

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© Marie-Françoise Lair, relieur doreur
Atelier Carré d'Or (40500 Saint-Sever)
© Anne-Valérie Guerber, pour Gaïa Éditions

© Gaïa Éditions, 2008

ISBN 13 : 978-2-84720-343-1

À mes parents, Noëlle et Jean-Marie

Merci à Delphine, Christine, Hélène,
Caroline, Carole Vantroys

Prologue

Au matin, les bourrasques qui s'engouffraient dans la ruelle me réveillèrent. Toute la nuit, le vent avait soufflé à la limite de la tempête. J'ouvris les volets et me penchai par-dessus le garde-corps. L'air animé que je respirais m'absorba d'emblée tout entière. Le ciel était parcouru de courants parés de toutes les nuances qu'un vent peut porter, chamarré comme une musique de couleurs. Sur le fond de ciel qui s'éclaircissait, s'avançaient en bataillons des nuages noirs et épais, inquiétants eux, de constance et de lenteur.

À sept heures, j'étais descendue de mon appartement à l'atelier juste au dessous, au rez-de-chaussée. J'aurais pu me lever plus tard mais j'aimais avoir l'atelier rien qu'à moi jusqu'à huit heures et demie, l'heure d'ouverture. Ce n'est pas que j'aie tant de visites, mais j'ai une enseigne qui flotte au vent et une porte offerte au passant. Je vis et travaille tout le jour avec, face à moi ou dans mon dos, cette porte qui ne m'appartient pas.

Toujours intriguée par le vent, je ne tardai pas à sortir dans la ruelle pour retirer les volets de bois rouge qui font rideau sur la mise en scène de ma vitrine : livres désossés, fibres de bois, bouts de peau, pigments d'indigo et une feuille d'or.

C'était un temps rare, un temps qui arrête les hommes sur le seuil de leur maison, qui leur fait humer l'air, interroger le ciel, comme l'animal au seuil de son terrier. Moi qui connais si peu le milieu marin, il me semblait que c'était un temps de bord de mer et que ma petite ville tranquille de l'intérieur des terres de Dordogne s'agrippait ce matin-là à une falaise.

Le vent pressant me poussait vers ce bras de rivière en contrebas de la ruelle, au pied du gué gonflé des pluies de la

nuit. Je ne lui ai pas cédé et j'ai choisi comme chaque matin de m'offrir ce moment dans mon atelier, la porte encore close. Une heure et demie de solitude choisie, de soudure avec le jour.

D'ailleurs la pluie redoublait. J'allais prendre mon café.

Je prends mon petit déjeuner entourée des livres que je restaure, ce n'est pas sage, je suis relieuse.

À l'opposé de la rue, près du jardinet, je me suis installée devant mon ordinateur comme tous les matins, mais les sens plus affûtés que d'ordinaire, pour ne rien perdre de la danse imprévisible du vent.

J'aime le clapotis que laisse échapper le clavier quand j'écris et qui m'incline par ces petits bruits de langue à écrire à ceux qui me manquent. Dehors, la pluie tombait toujours.

Dans la lumière bleutée de l'écran, j'ai lu mon courrier en buvant mon café, en croquant ma tartine et me suis félicitée de ne rien avoir renversé. Pas une goutte et à peine une miette : petit délire, tissé dans une routine si neuve, que j'étais la première à savoir qu'elle ne demandait qu'à être mise à l'épreuve. Plutôt que de la routine d'ailleurs, cet exercice d'équilibriste relèverait plutôt de la prise de pouls.

Travaillez-vous de vos mains ?

Jouez-vous d'un instrument de musique ?

Certains matins, la main tremble, le corps et la tête se refusent l'un à l'autre et cela n'augure rien de bon pour l'artisan.

Ce lundi-là, ma main était sûre, j'avais hâte de me mettre à l'ouvrage. J'ai pivoté sur ma chaise à roulettes et me suis transportée de deux mètres jusqu'à une table de travail, face à la grande baie qui donne sur le minuscule jardinet clos. C'est là que les livres que l'on m'a confiés m'attendent. J'allumai la lampe de bureau qui éclaira le nouveau lot de livres sur lequel j'allais commencer à travailler : pour dix livres, selon leur état, une à deux semaines de ma vie.

Je fis glisser le livre du haut de la pile dans ma main et découvris le nouveau venu.

Quand une parenthèse de travail s'ouvre, c'est « rentrée scolaire ». J'affiche devant la sainte théorie et ses promesses de perfection une confiance béate : ce livre s'en remettra à moi sans la moindre résistance, sans le moindre aléa, ressortira de ma chapelle, simplement, parfait. Ce sentiment doit durer… quarante secondes.

Puis, je fais réellement connaissance avec l'objet. Le regarder n'est rien, il faut le soupeser, le jauger, le faire jouer dans la main. Parenthèse dans la parenthèse, je lis toujours au hasard quelques lignes, à ce moment-là comme à d'autres. En cela, je m'écarte des lois, en tout cas de celles de mon maître, mon grand-père, qui professait qu'un relieur ne lit pas, qu'un relieur analphabète ferait l'affaire, petite-fille ou pas. Il se cabrait à l'idée qu'on puisse ouvrir un livre même avec précaution, quand la colle n'est peut-être pas encore tout à fait sèche, le bloc bien assis, pour aller goûter d'un style.

J'allais me mettre à l'ouvrage, faire sauter les vieilles couvertures. C'est à cet instant-là qu'on frappa à la porte. J'allais écrire « tambourina », mais non, ce n'était pas ça. Cependant, ce quelqu'un frappait suffisamment résolument pour que j'aie un peu peur. On ne frappe pas de cette façon-là à la porte d'un relieur.

Chapitre premier

Je quittai à regret mon îlot de lumière pour traverser l'atelier toujours noyé dans l'ombre.

Il y avait peut-être eu un accident, quelqu'un avait besoin d'aide, d'un téléphone, cela n'aurait rien eu d'étonnant avec ce vent.

Je vis, comme j'approchais de la porte vitrée sur la rue, la silhouette floue d'un homme grand, aux épaules larges, se dessiner dans la lumière mate de l'aube. Il masquait tel un nuage noir le peu de jour qui filtrait de la ruelle à travers la porte. Avant d'ouvrir, j'ai allumé la lumière de l'enseigne sur la rue. Quand elle est tombée droit sur sa nuque courbée, il a levé les yeux vers moi. Son visage ruisselait d'eau. Des gouttes restaient suspendues à ses longs cils noirs, glissaient le long de son ciré marin. Il maintenait ses grandes mains blanches croisées sur sa poitrine et son imperméable fermé. Ses grands yeux posés sur moi ne demandaient rien. Je pris son impassibilité pour de la patience.

C'est rare un aussi bel homme, spectaculaire, un homme jeune, la trentaine, qui vous regarde droit dans les yeux, attend que vous lui ouvriez votre porte à une heure incongrue et qui ne prétend même pas vous sourire.

Il suivait des yeux mes mains qui déverrouillaient la serrure. Je me suis effacée pour le laisser rentrer, il a fait un petit pas à l'intérieur et s'est planté comme un menhir sur mon seuil.

– Je vous en prie, entrez.

Je le frôlai, il m'y obligeait, à rester ainsi empêtré sur le pas-de-porte. Je devais refermer sur nous, le vent et la pluie s'engouffraient dans l'atelier, menaçaient de faire s'envoler mes papiers. Le vent résista un peu à ma poussée… Il n'était pas l'heure, instinctivement je verrouillai ma porte… pour la

déverrouiller aussitôt, troublée à l'idée que mon « peut-être client » ait pu surprendre ce geste qui l'enfermait avec moi. Moi qui tout à l'heure avais la main si sûre. C'était le vent qui me distrayait, me titillait les nerfs.

Lui, avait à peine avancé. Je fus surprise de la ténacité des parfums de pluie et de vent qui l'enveloppaient. S'y ajoutaient des senteurs de terre si fraîches que je me souviens m'être dit que cet homme avait dû coucher dans la forêt pour en être à ce point imprégné.

Le dieu du vent s'infiltrait dans mon éprouvette… Fantaisie tout aussi excitante que de déclamer pour moi toute seule les vers de mon cher Cyrano, beaucoup plus excitante que de couper en une respiration un beau papier marbré, à vue, sans mesurer, et parier qu'au millimètre près la coupe soit juste. Je m'étais refusé la promenade vers le gué auquel le vent m'invitait ? Le vent était venu forcer ma porte.

Les pointes de ses cheveux mi-longs, bruns, lisses, retenaient comme ses longs cils les gouttes d'eau. J'en suivis une que j'entendis rebondir sur le parquet blanchi de l'entrée. Elle rebondit sur la petite flaque qui s'était formée autour de ses pieds.

– Vous avez traversé le gué ?

– Oui. Je suis désolé d'avoir inondé votre plancher.

Sa voix m'apparut blanche, sa diction relativement lente, monocorde, comme quelqu'un qui n'aurait pas parlé depuis très longtemps.

Moi :

– Oh non, ne vous excusez pas, moi le gué, je le passe aussi souvent que je peux.

Il ne disait rien, attendait… Mais quoi ? Où était le livre ?

Pour me donner une contenance, j'allai tout de même me mettre à ma place, derrière un large plateau de bois posé sur deux piliers de briques : mon comptoir de marchande

qui marque la limite entre l'espace accessible au public et le reste de l'atelier où se concentrent mes outils. J'allumai la lampe de bureau qui n'éclairait que ce plateau, créant entre nous deux un autre îlot de lumière. Alors seulement, ses mains se détachèrent de sa poitrine et il sortit un grand livre de dessous son imperméable :

– Je n'ai pas pris le temps de l'emballer… Je voudrais l'offrir à quelqu'un, je ne me suis décidé qu'hier soir, tard… J'ai vu de la lumière, je me suis permis…

– Vous avez bien fait.

Je tendis la main en direction du volume massif, invitant l'homme à s'avancer enfin.

Je le vis mieux, son teint était très blanc, ses yeux d'une couleur indéfinissable, gris, verts, noisette ? Je m'étonnai encore de sa beauté de statuaire. Je photographiai ses belles lèvres cousues. Seules les narines vibraient dans tout ce marbre.

Lui :

– Tendez l'autre main, il est lourd.

Il me remit le livre, évitant soigneusement de poser les yeux sur moi ou sur l'objet qu'il me tendait, fixant son regard droit devant lui, vers le jardinet muré. Je recentrai la lumière au plus près du plateau, la braquai sur le livre. Comme l'homme, il n'était pas banal. Belle facture, grand format de trente centimètres sur quarante environ, dense de beau papier et, à ma grande surprise, relié à l'allemande.

– Il a été relié en Allemagne ? En Europe centrale ?

– Je ne crois pas.

Mon grand-père, « maître relieur », était allemand, c'est sa manière que j'avais d'abord apprise. Lorsque les clients m'en laissaient le choix, je reliais comme lui. Les couvertures ne sont pas montées de la même manière selon que l'on pratique la reliure à l'allemande ou à la française.

Les couvertures de ce grand livre-là étaient recouvertes de maroquin couleur d'un caramel blond. Les plats étaient au recto comme au verso incrustés en leur centre d'un arbre,

de la forme qu'aurait l'ombre d'un arbre feuillu. Cette forme était de maroquin couleur chocolat. La couronne de l'arbre en plusieurs endroits était décollée. Le cuir fin de la base des troncs s'enroulait vers l'extérieur en un petit copeau.

À la marge du halo de lumière que j'avais à l'instant recentré sur le plateau, l'homme se pencha, vint s'y appuyer, bras tendus. Le jour blanc de la ruelle, dans son dos, n'éclairait pas son visage mais j'entendis sa respiration de plus en plus forte se faire irrégulière. Cet homme était épuisé, ce n'était pas une pose, il se tassait, se soutenait à ce plateau de tout son poids. S'il s'écroulait là… Dans la ruelle, en face, André le boulanger faisait son pain.

Je posai le livre.

– Pardonnez-moi, je ne vous ai même pas offert de vous asseoir.

Je poussai un fauteuil à roulettes jusqu'à lui sans attendre sa réponse.

– Merci.

Il s'assit avec soulagement, se reprit, ferma les yeux un court instant, croisa aussitôt les jambes pour mieux garder le dos droit.

– Il fait si doux ce matin, je vais entrouvrir la fenêtre.

– Oui.

J'allai ouvrir un panneau de la baie qui donnait sur le jardinet entouré de hauts murs, le vent n'y parvenait qu'assagi.

Ces minuscules jardins de ville ne riment à rien. Celui-là était juste bon, avec son unique pommier au milieu, à la visite de quelques oiseaux et de préférence en alternance, du chat de l'épicière. Le tronc de l'arbre montait droit et nu vers la lumière si bien que les quelques fruits qu'il portait n'étaient pas accessibles. Une grosse branche avait tenté sa chance mais, menaçant de faire imploser le mur, elle avait été tranchée net. Son moignon portait maintenant quelques timides branches qui cherchaient à leur tour la hauteur. Ce

jardinet était un tableau vivant ou une nature à demi morte. On observe un tableau, on n'y met pas les pieds, d'ailleurs, l'automne venant, la porte qui y donnait serait bientôt gonflée d'humidité et impossible à ouvrir.

Je bloquai la fenêtre avec un vieux chiffon dans l'entrebaîllement et à l'intérieur, d'un fer à repasser d'antan qui me servait de presse-papiers. J'écartai les livres qui se trouvaient dans la trajectoire.

Je pris en passant sur le dossier d'une chaise, mon tablier de grosse toile noire maculé de taches de colles, de poussières d'or et de pigments de toutes les couleurs, souvenirs des semaines passées avec une collègue à jouer au dominotier. Je le nouai sur mes hanches, en chemin vers lui.

Je vis à sa posture qu'il allait mieux, au moins pour l'instant. Il me regardait comme s'il me découvrait seulement. Maintenant que j'avais mon tablier, ce regard aussi intense qu'il avait été transparent m'intimidait moins. Et puis ce livre était beau, son contenu, quelque chose dans sa façon, la qualité des cuirs… Il m'observa observer son livre.

Moi :

– C'est une très belle qualité de papier, du papier à la cuve…

J'admirais, le papier, les pages de garde sur fond bleu tendre, très légèrement marbré, irisé de gris et d'ivoire. S'y surimposaient des motifs clairsemés à trois couleurs en forme de lys. Au cœur du motif, la même base de bleu que le fond, puis une onde d'ocre, puis une onde de brique.

Lorsqu'on ouvrait le livre, on constatait que les fibres de ce beau papier de garde avaient cédé à la charnière, que l'on nomme mors en reliure. Le bloc ne tenait donc plus au contre-plat que par deux centimètres en haut de volume.

Les deux premiers cahiers se détachaient comme feuille morte, le fil avait cédé. Bien que menaçant de subir le même sort, la page de garde était, au contre-plat du verso, intacte, maintenant encore le bloc de feuillets à la couverture.

Je sentais le vent qui s'infiltrait par le jardinet souffler sur ma nuque. À l'autre pôle, le regard de l'homme, qui ne voyait pas ou voyait trop, écrasait mon front.

Il faudrait tout recoudre. Mais le papier était d'excellente qualité et bien conservé, sans déchirure ni moisissure.

L'homme assis soupira soudain et porta une main à sa gorge.

– Je peux vous offrir un café, monsieur ? Il est encore chaud, ou un thé, ou autre chose à boire ?

– Non merci.

Je ne sus pas insister et replongeai dans le livre qu'il m'avait apporté, retenant des questions qu'il m'aurait paru naturel de poser à tout autre client. D'où vient ce livre ? Pourquoi est-il relié à l'allemande ? Est-ce un livre de famille ou l'avez-vous récemment acquis ?

La garde de couleur laissait place à une page de garde blanche crémeuse. Sur la première page numérotée à la plume d'une encre noire bleutée, épaisse, j'identifiai une forêt dessinée au crayon. Le point de vue du dessinateur était du cœur des arbres, assis à leurs pieds, je l'imaginais dessiner assis, le dos calé contre un tronc. À la page suivante, la forêt s'était éclaircie, l'auteur était debout. Une page encore : une clairière, une aquarelle. Je feuilletai vite et découvris au milieu du volume une construction ancienne, carrée, au toit pentu. Une galerie couverte tout autour…

Le livre n'était pas imprimé, n'était constitué que de dessins, au crayon ou à l'aquarelle.

Me promettant de l'emmener ce soir là-haut pour le parcourir à loisir, je refermai le livre et m'apprêtai à confronter cet étrange client.

– Monsieur ?

– Oui.

– Dites-moi ce que vous souhaitez pour votre livre.

Son dos se détacha du dossier de la chaise. Se raidissant, il força sa voix et sans poser ses yeux sur l'ouvrage comme s'il risquait de les brûler :

– Je voudrais que vous restauriez le cuir, que vous réutilisiez les couvertures, sauviez les gardes. Je paierai ce que vous demanderez, mais j'insiste sur l'importance de garder autant que possible les matériaux originaux. Il aura une vie plus calme, plus rangée désormais, on en prendra soin. Je voudrais que ce livre soit prêt samedi prochain. J'ai rendez-vous avec quelqu'un qui vient de loin pour me voir… qui est déjà à Bordeaux…

Il répéta :

– Samedi.

Je restai sans voix. Cet homme qui avait l'air plus abîmé que son livre, savait et énonçait plus clairement qu'aucun autre client ce qu'il voulait. Il n'avait plus rien d'égaré. J'eus à nouveau un peu peur.

Lui :

– Oui je sais, il est très abîmé… Alors, samedi prochain, cela vous laisse le temps n'est-ce pas ?

–… Il y a la restauration des gardes, la couture du bloc… Restaurer la couverture, pour cela il faudra que je dédouble le carton… Je ne sais pas, j'ai des délais à respecter vis-à-vis d'autres clients, et…

– S'il vous plaît. Je comprends que ma démarche bouscule votre plan de travail. Mais, si je savais que je verrais cette personne, je n'avais pas pensé d'abord à lui offrir le livre, j'y suis décidé. Je paierai ce que vous demanderez.

– Ce n'est pas la question.

– Alors quelle est la question madame ?

– Le temps…

– De combien de temps avez-vous besoin pour le restaurer ?

– … Quatre jours pleins, plus deux jours de repos, pour les temps de séchage et de presse.

– Je ne connais pas d'autre relieur.

– Laissez-le-moi.

– Merci.

Il se levait déjà, lentement.

– Je vous appelle dans la semaine ?

– Oui.

Je lui tendis ma carte. Il lut mon nom et la glissa avec précaution dans une petite poche intérieure qu'il boutonna. À même la poche droite de son ciré, il prit un billet de cent euros, mêlé à un billet de voyage.

Lui, en me le tendant comme un commandant son ordre de marche :

– J'appellerai demain… ou mercredi plutôt, pour voir si tout va bien ?

– Oui, mercredi…

Je n'avais rien dit quant au prix. Les choses ne se font pas comme cela… Je devais faire un devis… Confuse, j'avançai pourtant la main vers le billet froissé qu'il déposa fermement au creux de ma paume. Je refermai mes doigts dessus. Il regarda sa montre :

– Pour l'argent, je compléterai samedi… Pourrais-je voir un livre que vous venez de restaurer, pour mieux imaginer…

J'allai lui chercher un lot de trois beaux livres de grand format, des livres qui étaient prêts pour mes parents, ils

étaient recouverts de cuir couleur vert bronze, j'avais doré les plats, au recto, d'un voilier. Magnifique fer à dorer.

Mon client regardait sans toucher. J'en profitai pour établir le reçu pour les cent euros.

D'un ton monacal :

– J'ai hâte de le voir aussi beau. Merci.

– Attendez, votre reçu…

– Je n'en ai pas besoin.

– Prenez-le.

Il le prit sans y porter la moindre attention et le tassa au fond d'une poche. Il allait se diriger vers la porte. Et là, comme un ressort et de toute sa hauteur, il s'effondra dans un grand bruit, sapé à sa base, dans un parfum de terre, d'humus, de fougère et de pluie.

J'ai dit : « Oh mon Dieu ! », en désespoir de cause.

Je me suis agenouillée à côté de lui, lui ai tapoté les joues, caressé même je crois, dans l'urgence. J'ai baissé la fermeture du blouson de cuir sous l'imperméable. Le jour était levé mais si sombre. Je ne voyais distinctement que le blanc d'un maillot, à même sa peau.

Je me suis relevée pour allumer le plafonnier et me suis agenouillée à nouveau. J'ai vu la veine de son cou battre. Rassurée, j'ai pensé que je devrais peut-être lui donner du sucre… J'ai mis ma main sur son cou, écarté les cheveux de son front :

– Monsieur ? Je vais appeler le docteur, ne vous inquiétez pas, tout ira bien, tout ira bien, il n'habite pas loin, il sera là dans trois minutes, ne bougez pas.

Je me levai résolument pour appeler les secours, mais sa main m'agrippa la cheville avec une force déroutante pour un homme qui venait de s'évanouir, une force qui imposait sa volonté, sans appel.

Il me retenait maintenant par le tablier, accrochait mon regard et ses yeux insistaient.

Moi :

– D'accord, je ne vais pas appeler, pas encore.

Très lentement il se redressa, posa une main, puis deux qu'il arrima à mes épaules. Assis, ses mains lourdes s'abandonnèrent sur moi un moment. Quand il pensa être suffisamment remis, il montra le désir de se lever, je lui tendis la main. Il la prit. Mon autre paume se referma sur son coude, nous nous relevâmes en pesant l'un sur l'autre jusqu'à l'équilibre, toujours nous regardant. Je gageais sa faiblesse, lui la confiance qu'il pouvait mettre en moi. Il sous-estimait ma force, il aurait pu s'appuyer bien plus. Redressé, une main sur mon épaule, l'autre dans la mienne, il attendit quelques secondes où nous restâmes face à face. Puis il inspira profondément, fit lentement les deux pas qui le séparaient de ma porte, à reculons, ma main gardant toujours la sienne. J'aurais voulu l'allonger dans mon lit, le soigner, le guérir, le connaître.

– Vous êtes si pâle, je vous en prie, restez un peu. Vous avez mangé ?

– Non, j'ai oublié…

– Laissez-moi vous offrir quelque chose…

– J'ai un train à prendre, je dois partir. Je vous appellerai.

Il laissa la porte ouverte, le vent s'engouffra à sa place. Tous les livres à découvert se mirent à battre de l'aile, à bruire, un papier marbré glissa, flotta un instant au ras du sol, aspiré à la suite de l'homme vers la rue. Je fermai la porte, revins à pas lents à mon plateau de marchande et m'assis « côté client », sur la place laissée vide et comme hantée déjà.

Je me rappelai ces mots de la pièce de Cyrano :

ROXANE
Ce… départ… me désespère !
Quand on tient à quelqu'un, le savoir à la guerre !